

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 21

Artikel: A coups de rimes
Autor: Ponchon, Raoul / Tissot
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« O vitri... i... » Et l'homme repart avec sa charge de verre sur le dos et sa grande règle plate à la main. Le petit ramoneur n'émerge plus du canal de la cheminée :

O raclo cheminô
Du haut en bô!

Il s'est tu, le rétameur qui criait :
Rien à rétamer par là-haut ?

Sur quoi les polissons :
Magnin flou
Qui met la pièce à côté du trou !

Elle s'est tue, la poissonnière :
Labibbôbell fêrà!

avec la réplique

La pié bell' é crêvâ!

Les petits campagnards.

Rousseau serait content des enfants de la campagne. Ils ont une cuisine traditionnelle servie par le bon Dieu. Ils mangent le pain de coucou, ils hument d'un seul coup les œufs dénichés, ils enfilent des fraises mûres à des herbes mises en croix; ils estiment tous les fruits, verts ou non; ils sucent la gomme qui coule le long des pruniers, des cerisiers; ils apprécient les *blusses* et les gratte-culs, pourvu que la gelée ait passé dessus. Les petites filles font des poupées avec les coquelicots; elles pratiquent l'ordalie de la marguerite: « Un peu, beaucoup... » Les garçons se façonnent des frondes, des sifflets aussi avec des branches de saule. C'est difficile de faire « saver » le bois, de là des incantations :

Sôva! Sôva! Vein!
Y a tié mai d'édie que de vin;
On gran de sô
Fô savô;
On gran de ri
Fô sorti,
Ti! ti! ti!

Une bonne maison. — Un ouvrier vient faire des réparations dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui a de la méfiance, sonne sa femme de chambre et lui dit tout haut :

— Françoise, emportez d'ici mon coffre à bijoux et serrez-le dans la chambre à côté.

L'ouvrier retire aussitôt son gilet, sa montre et sa chaîne et les remettant à son apprenti :

— Pierre, lui dit-il, va porter ça chez le patron, il paraît que la maison n'est pas sûre!

PÈTUBLIE ET SON MARTI

L'âi a dâi dzein que sant adî à ronâ, et que sant jamé conteint. Quand tràovant on beliet de banca de cinquanta francs, l'ant delâo que sâi pas ion de ceint. Se l'ant on lot pè 'na tombolâ, regrettant que sâi pas lo gros — et pu adî dinse, que l'è dan dâi dzein que l'ant ètâ fê su la pllianèta dau caion.

Pè bounheu que sant pas solet et qu'èin a assebin que sè conteint de tot, mimameint dau pout teimps, de la grâla, dau tonnerro, dau dzalin et de tot lo diabblio et son train.

Pètublie li ètâi adî conteint. L'è veré que n'arâi pas z'u lo drâ d'ître trau defecilo por cein que l'avâi lè coûte verâ ein grantiau. Por tsèropâ, l'ètâi on mîmero ion. L'ètâi quemet lè barometre : pouâve pas sè cllinnâ. Et, po vivre, mandèive de carrâie ein carrâie.

On coup l'ètâi z'u pè Lozena, iô tagnâi ti lè z'ottô po dere dinse :

— Ma pouâra dama, i è onna deint... on gros marti... que mè fâ onna mau de tsin. Sè vo pouâvi mè baillî cinquanta centimes po que pouèssô allâ vè lo dentistre po la trère, vo sarâi pardieu bien dzeintiâ.

Et dinse dein ti lè z'ottô. Mâ n'avâi pas mè de mau âi deint qu'onna dzenelhie. L'ètâi rein que onna ruza po attrapâ quauque batse sein tra-

vailî. Mandèive dinse du la granta matenâ, adî po fère à trère son marti et l'avâi dza bin quauque petit franet. Vè onj'hâore, sè décide de fière oncora à onna porta devânt d'allâ dinâ, — l'avâi de quie — iô refâ la mîma ritoula.

Seulemeint ne rëusse-te pas de tappâ justameint vè on dentistre que lo cougnessâi on boccon.

— Ah! lè Pètublie, que sè dit. Et fâ ètâ d'avâi mau âi deint! Atteinds-tèvâi.

Et, à la pllièce de lâi baillî de l'erdzeint, lo fâ eintrâ âo pâilo, lo fâ setâ su la chôla, lâi âovre de fôce lo mor, preind sè z'ètenaille, et lâi tré lo pe biau marti que l'avâi, tandu que lo pouôro Pètublie, que n'ouzâve pas dere que n'avâi rein de mau et que l'ètâi 'na dzanlhie, fasâi dâi bouèlâie quemet 'na fenna que bouèbe. Mâ, l'a faliu bô et bin lâi passâ et vo pouâide crère se l'a ètâ motset.

L'a ètâ bin coïena, câ l'affère l'a binstout z'u passâ pè la leingâ dâi dzein, et lo pouôro Pètublie, po pas fère vère que cein lo mourgâve, ie desâi :

— Fâ rein, su bin conteint. Et pu, crâio bin que clli marti m'avâi dza fê mau quauque coups.

MARC A LOUIS.

Hélas! — *Le docteur.* — Je regrette de devoir vous dire qu'il faut vous attendre à tout.

Le neveu. — Hélas! non, docteur, pas à tout: je ne suis pas le seul héritier...

A COUPS DE RIMES

CERTAIN jour, ainsi que l'atteste un numéro du *Journal*, de Paris, que le hasard nous met entre les mains, un journaliste parisien et un journaliste lausannois se prirent de « plume », à propos de nos vins suisses. Ce n'est pas d'hier; cela date de treize ans.

Or donc, le journaliste parisien, bien connu, qui a nom Raoul Ponchon — un homme d'esprit, du reste — à court de copie, sans doute, ou de sujets, se souvint subito d'un voyage ou d'un séjour qu'il avait fait en Suisse. Là, en touriste intelligent et avisé, il voulut goûter aux mets et aux vins du cru. Il ne nous dit pas l'impression qu'il remporta les premiers. En revanche, le souvenir que lui laissèrent les seconds nous permet de supposer qu'il en usa avec eux ainsi qu'en usent ordinairement ses compatriotes, quand ils viennent chez nous: « Ces petits vins, ça se boit comme de l'eau; c'est pas méchant! »

Ça se boit comme de l'eau, c'est pas méchant, soit! Seulement, gare, les suites! Dure-expiation.

En pareil cas, l'ingratitude, certes, est bien pardonnable.

Haro! sur ce « petit vin », limpide comme de l'eau, pas méchant pour un sou, mais qui, à l'exemple des crus de Bourgogne ou de Bordeaux — quelle audace! — n'admet pas qu'avec lui l'on plaisante et qui vous « tombe » son homme, à l'égal des grands vins précités.

En l'occurrence, bien qu'il ait le dessous, les torts ne sont jamais du côté de l'homme. Le coupable, c'est le vin, toujours le vin, rien que le vin!

Aussi, notre pauvre « petit vin » en prit pour son rhume. Lisez plutôt :

Je ne sais si vous avez bu
Jamais du vin de l'Helvétie?
Ou seulement même entrevu?
Quant à moi, je vous remercie.

Il est lunaire, sépulcral,
Et de dégustation brève
Aussi vague que l'amiral
Croissant sur le lac de Genève.

Est-ce du vin? Il fait semblant...
Il est pauvre et frigidé; il semble
Qu'il est né natif du Mont-Blanc,
Sinon de la Nouvelle-Zemble.

Un journaliste lausannois, M. Marc-Ernest Tissot, piqué au vif, répliqua tout chaud par le vers que voici :

Le vin suisse.

Monsieur Ponchon, dans son *Journal*,
Dénigre les vins helvétiques.
Il faut croire que l'animal
N'en a jamais bu d'authentiques.

Il plaisante le Dézaley
Et se gausse de nos Yvornes.
Vit-on jamais pareil toupet
Dépasser à ce point les bornes?

Qu'il vienne donc dans nos caveaux
Tâter un peu de nos bouteilles,
Il verra bien si ses Bordeaux
Valent le nectar de nos treilles.

Il jugera si les Cully
Méritent ses calembredaines,
Il nous dira si les Pully
Ont des airs de croquemitaïnes.

Et je l'attends aux clairs Vinzel
Aux Féchy, aux doux Villeneuve,
Aux Montreux d'or, aux Neuchâtel,
Aux chauds Valais des bords du fleuve.

Peut-être alors conviendra-t-il,
S'il n'est déjà sous quelque table,
Que notre vin si peu subtil
Est tout de même assez potable.

C'est ce vin-là, méchant vantard,
— On en garde ici souvenance —
Qui jadis sauva vos lignards
Par l'Allemand chassé de France.

Naturellement, Raoul Ponchon ne se tint pas pour battu. Il riposta. Voici :

Réponse à Tissot.

Ne fais donc pas tant de musique.
Voui, mon vieux Tissot, j'en ai bu
Du vin suisse et de l'authentique.
Voire, j'en suis encor fourbu.

Je l'ai dit et je le répète :
Qu'il soit de Vaud ou du Valais.
Le vin de Suisse est un peu bête
Et désoblige le palais.

Que dis-je? il rend bête. Et la preuve
Est pour moi faite à tout jamais
De sa non-vertu. Je la trouve
Dedans cette ire où tu te mets :

Je ne me mets pas en colère.
Moi, je te le dis sans accès
De fureur : ton vin ne peut plaire
A mon estomac de Français.

Tes « Neuchâtel » et tes « Yvornes »
Sont aussi plats que tes valets,
Et tes « Villeneuve » sont mornes
Comme les crétins du Valais.

Au « Montreux » que chante ta lyre
Je préfère l'eau de Vichy.
Je n'ai pas besoin de te dire
Quoi me font faire tes « Féchy »...

C'est du jus de qu'eu' de cerises,
Tes « Pully » comme tes « Cully »;
Autant vaut qu'on se gargarise
Avec l'air de « Funiculi ».

Ton « Vinzel » n'a rien de champêtre;
Quant à ton fougueux « Dézaley »,
Il est bon au plus pour y mettre
Une morue à dessaler...

Si c'est cela que l'on appelle
Du vin! c'est qu'alors je confonds
Le vin — ô ma pauvre cervelle! —
Avec une poule qui pond.

Où tu vas un peu loin, sans doute,
Mon vieux Tissot, c'est quand tu dis
Qu'à l'heure de notre dérouté,
En dix-huit cent-soixante-dix,

Votre vin « sauva » du naufrage
Nos malheureux soldats transis.
Outre que tu tiens un langage
Fort peu généreux, Dieu merci!

C'est absolument le contraire.
Car, si je suis bien renseigné,
Il réduisit ceux que la guerre
Avait jusqu'alors épargnés.

Maintenant, à la Tienne, Etienne!
Sans rancune, ô Tissot! Vale.
Que le ciel en paix te maintienne
Et me garde du « Dézaley »!

Comme on le voit, le dernier mot resta à Raoul Ponchon. Les deux antagonistes étant journalistes, ils y avaient également droit. Il fallait bien que l'un cédât, sinon ça durerait encore. Ce n'est pas une défaite : c'est un acte de courtoisie. D'ailleurs, la paix est faite dès longtemps.

Maintenant, si Raoul Ponchon ne veut plus de notre Dézaley, qu'à cela ne tienne; nous le boirons bien nous-mêmes. C'est encore comme cela qu'il est le meilleur.

AUX GRANDS MAUX, LES GRANDS REMÈDES

Dans une ville d'un canton voisin, une dame, veuve, et sa fille décidèrent un jour de sous-touer des chambres dont elles n'avaient pas besoin.

Deux employés de bureau, très comme il faut, se présentèrent. Ils furent agréés.

Il n'y avait pas de bonne, dans le ménage; la maman et sa fille se partageaient le travail. Et ça n'en allait pas plus mal, au contraire. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Pourtant, chaque matin, en nettoyant les chambres des pensionnaires, la jeune fille — car c'était sa tâche — éprouvait un dépit très vif d'être obligée à une petite besogne peu enviable, sans doute, mais indispensable, à coup sûr. Vous devinez ?

Elle n'osait confier son dépit à sa mère, sentant combien il était déraisonnable. Mais elle ne pouvait le vaincre.

Elle prit une résolution énergique.

Un beau matin, après un dernier et suprême effort, elle exila, tout penauds et l'oreille basse, dans quelque coin obscur du galetas, les deux « causes » de son quotidien tourment.

Et les pensionnaires, alors ?

Les pensionnaires ?... Oh ! bien, ils font comme ils peuvent, les pauvres !

NESPASIENS, VOUSAVISTES et CÉVRÉISTES

Ces mots bizarres ne se trouvent pas dans le dictionnaire Larousse, pourtant très complet; ne cherchez pas non plus dans vos atlas la *Nespasie*, ni la *Voussavie*, ni la *Cévréie*; vous ne trouverez pas ces pays, ce ne sont pas des noms de populations.

Ces appellations n'indiquent pas non plus des sectes religieuses ou politiques.

Alors ?

C'est tout simplement les expressions de mauvaises habitudes dégénérées en manie.

Les *nespasiens* sont des gens qui ont la routine de dire après chaque phrases ou même après chaque demi-phrases « n'est-ce pas » ou « est-ce pas » ou encore « s'pas ». Ça n'est point méchant, ça ne fait de mal à personne, mais ça n'a pas de sens, ça ne veut rien dire et comme le soulier dans la soupe de l'Auvergnat : Ce n'est pas que ça soit sale mais ça prend de la place ! Le malheureux atteint de cette manie ne peut plus s'en défaire. C'est un malade et un malade qui peut devenir agaçant pour son entourage¹; si le *nespasien* vous raconte le chapitre premier de la Genèse, il vous dira ; *Au commencement, n'est-ce pas, Dieu créa les cieux et la terre, n'est-ce pas. La terre, n'est-ce pas, était informe et vide, est-ce pas, il y avait, est-ce pas,*

des ténèbres à la surface de l'abîme, est-ce pas et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux, s'pas !

La pratique nespasienne peut être utile en permettant à un orateur peu abondant d'être prolix facilement et de réfléchir quelques secondes aux expressions qu'il va vous servir, et aussi à reprendre son souffle.

Le *voussavisme* est une forme de *nespasisme*. Le *voussaviste* se croit forcé après une phrase ou un membre de phrase de dire : *vous savez*.

Il vous déclamera :

Lorsque le pélican, vous savez, lassé d'un long voyage, dans les brouillards du soir, vous savez.

Le *voussaviste* est moins assommant que le *nespasien* parce que son expression favorite s'intercale moins facilement que le « s'pas » de ce dernier.

Enfin le *cévréiste* émaille à chaque instant, non son discours, mais celui de son prochain de l'interrogation : *C'est vrai ?* Si vous lui racontez l'histoire du Petit Poucet vous lui direz :

— Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne, là il vous interrompra en vous disant :

— C'est vrai ?

Vous continuez :

— Qui avaient sept enfants, tous garçons ;

— C'est vrai ? réinterrompra le *cévréiste*.

— L'aîné n'avait que dix ans...

— C'est vrai ?

— Et le plus jeune sept.

— C'est vrai ?

Et maintenant le remède aux manies que je viens de signaler ? Je n'en connais pas et vous ?

Les gens atteints de *nespasisme*, de *voussavisme* et de *cévréisme* abusent de leur langue en parlant pour ne rien dire, ils perdent en paroles un temps qui, espérons-le pour eux, n'est peut-être pas très précieux. C'est sur cette pensée consolante que, *n'est-ce pas*, je me permettrai, *est-ce pas*, de mettre un point final à ma production, bien longue, *vous savez*.

MÉRINE.

Chacun ses affaires. — En voici une, qu'on prête encore au père Guintz.

Celui-ci rencontra un jour un de ses créanciers. Il ne s'agissait que d'une petite somme; mais il la devait depuis un certain temps, bien qu'il ait promis, lorsqu'il l'empruntât, de la rembourser tout de suite.

— Eh ! bien, père Guintz, fait le prêteur, ce serait le moment de me rembourser ce que vous me devez !...

— Hé ! là, qu'est-ce qui vous prend ? On dit que chacun doit se mêler de ses affaires. Occupez-vous voir seulement de vos dettes et ne vous mettez pas en souci des miennes !

Le coin de la ménagère.

Entretien des fourrures. — Il est temps de sortir les fourrures et de les mettre en état pour un prochain usage.

Il convient d'abord de les secouer énergiquement à l'extérieur pour les débarrasser des divers ingrédients : pyréthre, poivre, camphre, ou naphthaline dont on a pu les saupoudrer quand on les a resserrées. Ensuite on les place bien à plat sur une table et, au moyen d'une baguette de jonc flexible, on les bat du côté velu, à petits coups précipités, sur toute leur surface, sans en excepter le moindre espace : ce battage fait sortir ce qui peut encore adhérer de matières étrangères et extermine du même coup les larves qui auraient pu prendre naissance malgré les préservatifs employés.

Si la fourrure a perdu son lustre, il conviendra de la frotter, toujours dans le sens du poil, avec de l'essence minérale au moyen d'un chiffon de laine. Ne cesser l'opération que quand le poil est bien sec et que le lustre est revenu, ce qui se produit assez rapidement.

« Tell » à Mézières.

Sur la scène du théâtre de Mézières règne une grande activité. On monte les décors terminés par les peintres Jean Morax et Louis Molina.

Le drame de *Tell* comporte sept décors nouveaux.

De hauts rochers, dont la brèche laisse apercevoir, à travers un rideau de brouillards, une chaîne de montagnes couvertes de neige, sert de cadre au prologue.

Le second tableau montre l'alpe du Melchthal, avec le chalet d'An der Halden et les sommets qui forment la vallée.

Le second acte se passe tout entier à Bürglen. A droite, la maison de Tell est adossée à la tour, en face de l'église. Au delà du cimetière, les montagnes.

La place d'Altdorf est entourée par une muraille claire. On aperçoit par la haute porte cintrée du fond, à côté du tilleul, une forêt d'automne, bleue et jaune, pareille aux verdure des tapisseries anciennes, et sur laquelle se détacheront les couleurs éclatantes de la foule et de la suite de Gessler.

La prairie du Rütli se profile sur les lignes harmonieuses du lac et des Alpes d'Uri.

Le dernier tableau est le même que celui du second acte.

Tous ces aspects de nature sont largement traités, dans un style décoratif et simplifié.

Et les costumes, inspirés de formes et de motifs populaires, sont tenus dans une grave tonalité de tons; ils sont le complément de la musique et du drame.

Chaque choriste confectionne elle-même sa robe brodée, dans l'atelier de Mézières, sous l'habile et active direction de Mme Béranget et de Mlle Jeanne Reymond.

Les temps changent. — Deux bonnes payannes, qui n'en sont plus à compter leurs hi-vers, parlent de leurs maris.

— Mon homme ? En voilà encore d'un ! Pensez-voilà, Fanchette, que quand j'étais jeune, les premières années de notre mariage, et m'appelaient la plus belle moitié du genre humain. A présent, qu'on n'est plus de la première fraîcheur, y me dit « vieille moule ».

— Eh ! t'y possible, quel toupet !

« Requiem » de Verdi. — Sur l'initiative prise par la Société Chorale de Vevey, cette société organise avec la collaboration d'un Chœur de dames de Vevey, du Chœur du Conservatoire et du Chœur d'Hommes de Lausanne, et sous la direction de M. le professeur Charles Troyon, trois grands concerts pour l'exécution du superbe *Requiem* de Verdi, en novembre 1914.

Un de ces concerts sera donné à Vevey, au temple St-Martin et deux à la Cathédrale de Lausanne.

Cette manifestation musicale, à laquelle participeront 4 solistes, 450 choristes et l'orchestre symphonique est appelée à avoir un grand retentissement.

Le lièvre de l'orateur. — Dans une récente assemblée, un orateur s'exprimait ainsi :

« Je remercie monsieur X. de sa proposition. Il soulève un lièvre qui me tenait à cœur depuis longtemps... »

Un homme averti... — Deux fiancés se font d'attendrissants adieux :

Lui. — C'est demain que je pars pour l'Amérique... Tu me seras fidèle, mon ange ?

Elle. — Je te le jure, mais... reviens bien vite !

Grand Théâtre. — La saison touche à son terme. Il n'y a plus que quatre représentations. Ce soir *Mireille*; demain, dimanche, 2^e de *Carmen*; lundi, 2^e de *Thais*; mardi, pour la clôture irrévocable, *La Traviata*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

¹ Comme les Allemands avec : so, ja so, na, ja wohl.